

## LITTLE FIGURES, BIG SHADOWS

Manifestations triviales et déchetteries improvisées, sous ma fenêtre se joue un jeu et les règles sont bien cachées. Ceux qui les ignorent resteront exclus, ingénus à son alphabet et à ses initiales.

La mise en pratique se feint dans les friches, à travers les grillages, au sommet des talus. Les sols infertiles abritent ses protocoles et ses tacts, conventions roturières dont on bavarde à l'abord des chaussées. Ses terrains concèdent la turbulence, l'effervescence et autres euphories juvéniles: voitures à l'abandon, canettes croupissantes, mégots de cigarillos et propos refroidis.

Toutes histoires et controverses écrites sur des serviettes en papier et rangées dans les poches arrières des caleçons résistent aux lessives, mauvaises gripes et intempéries. Elles conservent les vieux dialectes et les ballades, les défaites aux jeux de tirage et les cantiques sifflés par-dessus des postes-radio en déclin, dans la lignée des dés pelucheux cramponnés au rétroviseur et tous les *best of* éclatés dans la boîte à gants.

Une énergie singulière sondée par des tables en plastique, rallonges et bières allongées pour étendre leurs futurs cadavres et les dizaines de bouts de carnes sortis du gril.

Les affiliés se tiennent debout, parfois couchés, sur de larges matelas ocre, haillons noués autour de leurs tibias, autour des bleus mauves et fervents:

*Reliques d'un vieux tee-shirt,  
Brassard de l'équipe locale  
Ou sweat-shirt décoloré.*

Leurs nez fuchsias et morveux aplatis contre le fourrage, contre une fin d'été perceptible, contre la fin des frénésies et des désordres brûlants, des étampages au fer rouge et des ambitions mal placées. Tous ces tics, ces tiques et ces particules qui pullulent comme du chiendent, la convocation de tous nos fantômes, attribution équitable des symptômes, des accents et des démarches, dans des remises usuelles aux mauvaises réunions.

Au grenier, dans la lumière artificielle des néons, des gaz nobles et des maudit gazoles, quatre façades servent d'enclos.

*Quatre,  
Cinq,  
Six respirations...*

La panse qui se gonfle puis se dégonfle, comme un ballon bien amorti, comme le fauteuil de ton grand-père, comme mes fonds de poche mal-garnis. À mesure de les observer dans le fond des pupilles, ces dernières se confinent à des carafes de flotte, cataractes de petit-lait ou de sérum, carafons de *Kro* coupée à l'eau.

Quand les stigmates ont enfin quitté leurs pognes arrière, leurs grands yeux noirs culminent jusqu'aux méninges, plafonnent en haut de leurs oreilles et les caillent comme la rosée. Les estampilles, engelures et bobos arides disparaissent, annonçant le début de leur dernier sommeil, le terme des phases caniculaires.

Parmi les conventions crasseuses et les portraits douteux, des piles de pneus et de croix aux virages défectueux qui les confinent, distributeurs et maisons hors-service derrière lesquels ils se replient et toutes les cloisons à repeindre, germent de curieux penchants, les pratiques pittoresques et tous les fantasmes des fonds de vallée, des faux-Elvis et autres icônes fendues.

Toutes ces fabulations folkloriques s'épinglent usuellement au mur entre deux trophées de partie de bowling et trois bouquets de tournesols artificiels, motifs de désenchantement et de déroute. Pas en arrière contre la marche en avant, sur des terres désertes en dissolution, terres recouvertes de dissolvant, capables de produire aussi bien le ciel que l'enfer. Les corvées, en cuisine, aux champs, ou dans la chambre, s'effectuent comme acte de culte et de revendication, pendant que certains attendent au salon, accoudés à des tables trop bancales, trop boiteuses ou trop grandes.

C'est la déclaration de la fin des temps du mythe bucolique.

Ici, l'ennui tient le rôle d'une béquille ou d'une potence. Elle supporte les jambes arquées, les chaussettes trouées et les baskets boueuses, suspend le temps, les jeans ternes et les cache-poussières. Elle justifie les dédicaces sur les carcasses esquinées et les ossatures de fer, tasse la terre, façonne les chemins, témoigne des pratiques obscures dans des plantations détrempées par les combustibles.

Le galbe des circuits et le trajet des machines attestent du cycle infernal des destins affiliés aux paysages reculés; loopings effectués les uns à la suite des autres, ils reprennent en cœur les mêmes airs des profondeurs bâtardes et sacrées, des bosses faites-mains et des perspectives déteintes.

Au creux des assiettes et des petites cuillères, les restes laissent un arrière-goût abrupt, un goût revers, un goût calcaire, un dépôt obscur. Un enduit consolateur face à la nostalgie, face à des sites sans lieux réels, gisement d'espaces anémiques, calottes d'appartenance ou refuge à la modernité. Ossements d'idylle désuète, vestige à l'ordre et à la morale:

*Au cendrier sur le ventre,  
Aux allumettes dans la poche,  
Aux yeux vitreux, aux vitres brumeuses,  
À l'écume blême et aux meubles vernis.*

Contre les porcelaines passées, scintillent des étalages de gourmettes: des bagues plaquées, des blagues déplacées et des bracelets métalliques se débattent le long des bras comme au comptoir des petits-débts. Autour des cous, les surnoms gravés, médaillons rouquins et patronymes rouillés se retiennent aux maillons jaunis, tandis que les paumes fermées cèlent des piles de billets de vingt, recèlent la mauvaise toux et les mauvais tatouages.

Personne ici n'a besoin de la météo pour savoir d'où vient le vent, ni d'une carte pour connaître les raccourcis par cœur, ni d'aucune excuse pour savoir qu'on ne passera pas les prochaines saisons ailleurs, qu'elles seront consacrées assis sous les porches, à se laisser remplir les oreilles de nos rêves respectifs, à déchiffrer l'alphabet tremblant des enseignes, des indications factices et des drapeaux affranchis.

*Les maillots récoltés terminent fatalement en chiffons,  
Sur les roues des motos-cross,  
Dans le coffre des camions  
Et sur les fronts, pantoufles aux pieds postées devant l'entrée.*

Au petit matin, leurs dépouilles se laissent vivre sur les banquettes arrières, dans la moiteur des aubes fraîches et des chaussures orphelines, des fleurs crédules qui fanent sous les semelles et des voix torpillées par les rebuts d'ivresse. Fatigués de devoir remonter vainement le teruil, les collines hallucinées, les routes sans joie et les quartiers sans routes, c'est la fourbe illusion du tranquille et définitivement, la fin du printemps.

Dans une vitre épargnée, se reflète encore l'ardeur de violences mal éteintes, de souvenirs et d'amulettes vaporeuses laissés sur une vaste clôture.

Et devant les castels de taules, s'exhibent dignement les débris automobiles, fétiches costumés ou membres de familles, insignes au spray et pochoirs diffus près des blasons chancelants qui indiquent leur berceau, tandis que les herbes folles envahissent les enjoliveurs et le pare-brise, prêtes à forcer les portes pour ressortir.

Fondation en enseignes de supérette, barricade de fils électrifiés, les mêmes taudis, profils et contours se dressent au milieu des friches, répartissent équitablement les décharges et se préservent bien des rats. Entre les carrés de jachères, les allées centrales parsemées de seaux gavés d'eau enfoncés dans le terrain jusqu'au sommet, sont empruntées par les rongeurs, squatteurs nocifs pour les cultures aux destins tracés jusqu'à la flotte. Pièges élémentaires, récipients funestes ou tombes improvisées, les coups d'œil et les traces se déroberont au borbier tout-en-un.

Plus loin, de nombreuses cabanes se tiennent à fréquence régulière et entre cinq portions de tôles gondolées, entre les casseroles, les rasoirs à lames fixes et potentielles armes blanches, ricochent les rayons de soleil néfastes.

Fantômes d'aluminium froissés, squelettes charbonneux de feux éteints la veille, parmi le gazon foutu et les foutus seaux, la nuit laisse place à tous ses épouvantails et leurs compères, aux relents fielleux du temps où ils n'étaient pas que des fantoches. Mauvais rêve ou drôle de cauchemar, ils s'échappent dans l'obscurité imparable comme on échappe au jour, aux silences pesants et à tout le reste, comme on échappe aux ronces et comme on échappe au temps.

Apparitions accidentelles dans les paradis stériles, cadence profonde des crachats et des crachats de carabines voisines: c'est le chant flâneur des clochettes des chapelles personnelles, des chiens égarés et des motifs qui se répètent à travers les paysages inertes, à travers des caravanes blanches et des panneaux à moitié couchés.

Les routes laissent entrevoir à la dérobée des bâches reluisantes, les fameux chromes et aérographes: les cabines remplies de néons et de plaques nominatives prennent tout leur sens dans l'horizon feutré de nuits faussement dociles. Le bitume expire les narcotiques, alors les étendues se transforment en vaste nuée de fumées *blanc-sale*, en vaste trouble pour ceux qui stagnent.

En contre bas, des plages aux noms exotiques et paradoxales dévoilent du sable feint, des torrents véloces, flots mats et aqueux emportant les bouées et requins en plastique. À la décrue, sous un soleil de plomb, sous les troncs résineux et les épines chaotiques, on peut se laisser surprendre par la vivacité inattendue d'un pyjama en satin, déposé là puis oublié.

Lorsqu'il tonne, la lueur âpre dévoile des nuages irréguliers et des flashes éclatants, les traitements abusifs réservés aux taillis;

*Les coups de spray,  
Les briques de lait,  
Les opercules parmi les feuilles.*

En fin de journée, les averses regagnent l'artère principale qui scinde le paysage en deux, un virage goudronné après l'autre, jusqu'à se faire avaler par les sommets. Toutes ces contrées jamais inaugurées, à l'ombre des voies rapides et les brumes de cigarettes qui en sortent, qui sortent des toits, sortent des pins, des naphtes et des narines, en proie aux chambres à air rafistolées.

Imperturbables, les teintes des tuiles ont seulement pris des directions différentes, l'emblème poussiéreux des entrepôts et les lignes à haute tension, haute fréquence, mais moins tendues, rendent l'irritabilité et les migraines familières pour ceux qui vivent en dessous.

Clôtures de planches et fils barbelés, c'est la retraite honteuse des carrés d'herbes privés, le purgatoire des poubelles, des cendres de cheminée, de la niche du chien et des peaux d'orange.

Dans les abris fortuits, jardins transformés en asiles, des danses brutales et quotidiennes s'opèrent; danse de colliers, de cuirs et de chaînes s'enfonçant dans la terre, pendant que les crocs et les pattes s'empourprent. Dans les bains de mercure antiseptique, ils s'immergent, jusqu'à réprimer les troubles et malaises qu'on se refile entre cousins clandestins; les taillades profondes ont appris à s'obstruer plus rapidement au contact des bêtes boiteuses et bêtes et au contact des langues sur les caddies.

Et parmi les croisements biscornus, merbromine défendue, dépendance ingrate et menaces en l'air, leurs corps épuisés, côte à côte sur le trottoir, rappellent simplement de mauvais échos, de mauvaises tirades, une farandole d'enfants d'enfants mal répartis.

Dans les arrière-cours, le gazon et les garçons se heurtent aux piscines hors-sol disgracieuses, habitats secondaires des moucherons et des moustiques, la mousse et les mouches les empêchant de distinguer leurs reflets des orbes de l'eau. Et si leurs nuits n'étaient pas une anthologie de pistes tortueuses, que toutes leurs cicatrices étaient indécélables, ils ne resteraient pas assis au bord des mêmes criques à nasiller les mêmes refrains et répéter les mêmes mots.

Sous ma fenêtre se joue un jeu, et les règles sont bien cachées. Ceux qui les ignorent resteront exclus, ingénus à son alphabet et à ses initiales.

Ses codes permettent de démêler les catalogues de mauvaises herbes et les chemins tourmentés, les ombres d'amis imaginaires et de simulacres, quand le jour s'éclipse, quand personne ne se rappelle plus du son de son propre nom. Sectaires, ils sont les témoins de longs projets, de laborieuses constructions et de nombreuses ruines: on les traque et on les explore à plusieurs, pour supporter d'avantage les instants aphasiques, les phases de langueur ou de hâte, les phases de torpeur ou de fébrilité.

Substrat romantique ou fard utopique pour les pionniers, mais potentiel fardeau pour les prochains: c'est le mal du siècle et il hiérarchise chaque ridicule, chaque fossette, tache de rousseur et goutte de sueur dans une harmonie troublante, la minutie et le dévouement rigoureusement édifiés.

Il organise les assemblages de traces de doigts et de petites poussières, les restes de sciure et de larme de détergent. Il structure les championnats de dépôt de terre dans les entrées, sur des serpillières qui servent de paillasons, d'aspirateurs comme de fausses fourrures. Il classe les spectres de salopettes crasseuses, tailles hautes prolongées vers des bretelles de métal, jointures de rouille, mariage blanc au reflet cobalt, prolongation de velours brut et suintant, d'huile de cambouis et de pannes de suif. Il syndique les flacons de maquillage et les gris-gris amoncelant la poussière et le pollen sur les radiateurs, les allergies aux vieux vestiges, aux fausses perles et aux autres produits ménagers.

Car ici, chaque volaille et dinde en verre fumé fait office de figure de résistance, d'écusson corrodé ou de médaille pour ceux qui vivent ainsi, se rangent sans faire de bruit et prolongent la tradition avec leur descendance.

Le flot perpétuel et perpétré du mauvais héritage.

Entre les salons, la sauce-ketchup et les sofas, languissent la dette et les restes d'une valeur déphasée, des protocoles déclassés et des croyances inclassables.

Les courants d'air qui brisent notre mutisme et le balancier des horloges,

*Claquent les portes,*

*Referment les fenêtres,*

*Resserrent les jambes* spasmodiques dans des shorts trop amples et les enveloppes de peaux livides sur des cuisses qui ne tiennent presque plus.

Des projections déteintes sur des clôtures pâlottes, des jardins grossiers aux garages malfamés, toutes contrariétés et entropie bouillante laissent leur pliure et leur empreinte, les drôles de stigmates et les évocations intactes, qu'on laisse peu à peu se délayer.

Terrain providentiel mais finalement navré, dans la temporalité fuyante des paysages profonds, la promiscuité est laborieuse, l'anecdote acariâtre et les acariens familiers. Cimetière de pneus, friches stériles, courses illicites... Excédant de souvenirs et de bousillages, de milliers d'histoires laissés sur des terrains récalcitrants:

*C'est du rabiot pour les rejetons et du poison pour les oiseaux.*

De l'arsenic pour les inertes busards, qui attendent sur les charpentes d'habitacles et aux sommets des pilotes, tous ces prédateurs grégaires et silencieux, complices de bons présages, gardiens de nos repères et veilleurs de nos mémoires, compagnons fortuits de sorties d'auto-routes.

À toutes les dissolutions de bruits de frets qui défilent sous nos fenêtres, au décuplement des chiens dans nos quartiers, des *Marlboro* dans nos manches et des excuses pour ne pas les sortir. À tous ces matins de trop qui nous gardent éveillés, aux délires qui consomment et consomment jusqu'à qu'à être repus, aux songeries crapuleuses et aux fictions, aux illusions qui nous traînent sur l'asphalte là où les ordures sont destinées. Aux fausses mythologies et rituels véridiques, au brouillard et aux esprits brouillons, aux buvards et à toutes ces macules trop occultes, trop résistantes, sur les coutumes rigides et les costumes vétustes.